

puis longtemps, a été fait par quelqu'un qui n'est pas membre du conseil; nous voulons parler du rapport sur le commerce de bois au Canada fait par M. Geo. Balcer.

**Nous prions instamment nos abonnés qui déménagent au mois de mai de ne pas oublier de nous faire connaître leur nouvelle adresse, aussitôt que possible, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.**

### Les élévateurs et les terres à Blé du Nord.

Ce fut un rude homme d'affaires que Joseph, fils de Jacob, fils d'Isaac, seize cents ans avant le Christ, puisqu'avec le vieux Hutch de Chicago, il a été le seul dont l'histoire de trente-quatre siècles rapporte l'heureuse spéculation sur les blés. Et que de rêves dorés comme les moissons, il a fait faire à plus d'une tête yankee, ce gigantesque "corner" de la Bible, qui donna au prévoyant accapareur toute l'Egypte, l'or, les troupeaux, les corps même des Egyptiens, réduits par la famine à se vendre comme esclaves! Le subtil patriarche n'oublia même pas de demander au Pharaon une loi spéciale pour lui attribuer par la suite le cinquième des céréales. On peut donc affirmer que jamais spéculation ne fut couronnée d'un plus éclatant succès, malgré toutes les difficultés d'entretien d'une pareille accumulation de blé, en un temps où les élévateurs étaient tout à fait inconnus.

Les élévateurs à grain, voilà le sujet que le Bulletin me demande de crayonner en passant. Greniers mécaniques où, jusqu'à cinq millions d'hectolitres peuvent s'entasser, sans crainte d'échauffement, grâce aux mouvements de rotation que des chaînes-godets sans fin—de véritables norias de France—peuvent leur imprimer du soubassement au faite de l'édifice, ce sont bien les élévateurs à blé qui nous rendent pratiquement compte des progrès de la culture des céréales. Le bon, le médiocre, le mauvais grain, tout y passe, tout s'y épure et s'y pèse, tout s'y classe enfin sans appel en trois ou quatre qualités différentes, sous la surveillance d'inspecteurs spéciaux. C'est là que viennent s'accumuler les récoltes de l'Ouest canadien comme de l'Ouest américain. Ce que des paysans de Beauce font de leurs propres greniers, en attendant la hausse

des cours, les cultivateurs de ce continent le font dans les élévateurs moyennant une redevance des plus modiques, 0. f. 075 par hectolitre, pour chaque période de dix jours, pour trente jours, et sans charge additionnelle pour les quatre-vingt-dix jours suivants. Quand leurs charriots ont basculé sur les trappes de l'élévateur, quand le grain a été "élevé" dans le compartiment où il se mêle aux mêmes qualités, les propriétaires ont droit à un reçu, qui peut se négocier tout comme de vraies banknotes, en attendant le jour de la vente réelle. Les moujicks russes ont toujours refusé de laisser mélanger leurs blés avec ceux du voisin, même lorsqu'ils étaient classés identiques, ce qui a paralysé jusqu'ici le développement des élévateurs dans leur patrie, et ce qui nécessite tout le long de la Mer Noire à Odessa ou Novorossik, d'interminables petits greniers à blé. Mais nous sommes en Amérique, et les Etats-Unis et le Canada, y voient au contraire s'élever tous les jours de nouveaux élévateurs; ce sont précisément leurs accumulateurs de grains qui permettent les opérations de bourse où John Sturgess, James Keene, et récemment enfin MacKay ont perdu tant de millions à l'heure où ils croyaient les doubler.

En 1888, le vieux Hutch vint à prévoir une récolte tardive, tout comme Joseph avait prédit une famine: il acheta donc tout le blé disponible alors en élévateurs, plus une énorme quantité à livrer avant le 30 septembre. L'époque fixée survint avant que les vendeurs par anticipation eussent rien pu savoir des nouvelles récoltes, et pour faire honneur à leurs engagements, ils furent obligés d'acheter de Hutch, à \$2. le minot le blé que, selon leurs contrats, ils lui repassaient à \$1. Son sourire dut bien être alors celui qui, trente-quatre siècles auparavant, illuminait les visages de Joseph et de Pharaon. Comme eux, seulement, il ne sut pas plus tard conserver ses énormes profits.

Sans nous arrêter aux villes à blé des Etats-Unis, Minneapolis, St-Paul, St-Louis, ou même Chicago, passons rapidement en revue quelques-uns des élévateurs du transcontinental-canadien, aux portes de l'Ouest: ce sont bien eux, après tout, qui nous feront saisir l'importance de la culture des céréales dans la Prairie. Jusqu'en 1885, toute la région à l'ouest du lac Supérieur, tout ce qui se trouve au nord du 49ème parallèle manquait d'éleva-

teurs. Pourquoi? Parce que les voies de communication faisaient défaut, parce que l'énorme consommation locale d'une armée d'immigrants comme ouvriers occupés à construire les nouvelles lignes ferrées absorbait toute la production.

Mais les récoltes fertiles sur un humus vierge depuis la création se centuplèrent: ce fut d'abord le Manitoba, puis les territoires au-delà, et par la force des choses, les immenses greniers mécaniques commencèrent à s'élever le long des chemins de fer. Ils pouvaient recevoir en 1891 sept millions six cent vingt-huit mille minots; en 1892, ils étaient prêts à en entasser dix millions, et presque douze millions en 1894, tous tributaires de la navigation sur le lac Supérieur.

Parmi les plus importants, signalons ceux du Pacifique Canadien à Fort William et Port Arthur, deux ports où se transbordent de dix-huit à vingt millions de minots de blé tous les ans. Pour leur part, les quatre élévateurs du Pacifique peuvent en recevoir quatre millions: chacun d'eux peut recevoir ou élever cinquante-quatre mille minot par heure, vider deux cents wagons au moyen de pelles mécaniques et réexpédier deux cent cinquante mille minots à nouvelle destination en dix heures. Les appareils "Richmond" y nettoient deux millions huit cent quatre vingt mille livres de grain en 24 heures. Les vaisseaux—quelquefois, ces fameuses "baleines" submergées et spécialement construites pour ces transports—peuvent y prendre leurs cargaisons à destination de l'Europe, et tout ce travail gigantesque, ainsi simplifié, s'opère presque sans bruit au moyen de puissants moteurs Corliss. Tels sont, en quelques mots, les greniers mécaniques qui permettent aux cultivateurs d'emmagasiner leurs récoltes et de recevoir un à compte en attendant à leur gré, la hausse possible: telles sont les admirables machines qui ont si grandement contribué à réduire les frais d'exportation, si bien, qu'il coûte moins cher d'envoyer du blé de Chicago à Londres que de Londres dans le Highland du nord. Voilà pourquoi l'Europe, à plus de trois mille milles est obligée de se défendre contre l'invasion au moyen de droits plus ou moins réellement protecteurs.

Quels qu'ils soient ces droits, ils n'empêcheront pas la culture du blé de se modifier peu à peu à l'étranger tandis que le Canada vieillira, et dans un avenir prochain, le